

# RÉVOLUTION

## PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

### DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE SOUS L'INFLUENCE DU MÉCANISME

« La littérature est l'expression de la société : » ce mot, tant de fois cité, reçoit en ce moment une confirmation sinistre. Que peut être une littérature dans les conditions politiques, économiques et philosophiques que je viens de dire ? Que peut être la conscience littéraire et la dignité de l'art ?

Après la chute du Directoire, la littérature française, expression du dix-septième et du dix-huitième siècles, cessa tout à coup d'être en rapport avec la situation des esprits. La France de 1804 pouvait-elle comprendre Bossuet, Voltaire ou Mirabeau ?... La chute fut subite, immense. Le roi des beaux esprits, fut Fontanes : qui a lu Fontanes ? Napoléon faisait ses délices d'Ossian : qui lit Ossian ? Qu'est devenue la littérature impériale ?

Sous la Restauration, qui, en rappelant le passé, ranima l'esprit bourgeois, il y eut deux courants : l'un, de littérature positive, remarquable surtout par les travaux d'histoire ; l'autre, de littérature rétrospective, le romantisme. La première, estimable, mais sceptique et froide, n'arriva pas au sublime ; le second, fut le chant de l'eunuque. Les œuvres sérieuses de notre siècle dureront encore, grâce aux matériaux qu'elles contiennent : le romantisme est fini. Chateaubriand est passé : qui eût cru, en 1814, qu'un si grand homme passerait ? Et bien d'autres passeront qui ne se soutiennent que par la puissance des coteries et la vertu de la réclame.

A partir de 1830, la France industrialisée a définitivement rompu avec sa tradition littéraire ; alors aussi la décadence générale devient plus rapide. La littérature française, méconnaissant son génie propre, se souciant peu de rester elle-même, s'engoue de l'étranger dont elle fait des postiches, perd le sentiment de la langue qu'elle torture et corrompt. L'idée manquant, on se jette dans le faux et l'outré ; on fait du placage littéraire ; on étend sur des brutalités, sur des turpitudes, les formes créées par les maîtres ; on fabrique du style, comme on fait au collège des vers latins avec le *Gradus ad Parnassum*, comme ces Italiens qui, ne produisant plus d'œuvres originales, fournissent, d'après les maîtres, des

statues, des bas-reliefs, des colonnes et jusqu'à des temples, pour l'exportation. Cela s'appelle écrire. Pour se donner une apparence d'originalité et de profondeur, on refait des règles, on dénigre les classiques, qu'on ne comprend seulement pas ; on remplit des bouts-rimés impossibles ; on revient à la langue des troubadours ; on réhabilite, au nom de la nature, le laid ; on cultive le vice et le crime ; on déborde en descriptions, en déclamations, en conservations diluviennes, puis le bulletin de la librairie enregistre le succès. Cela s'appelle littérature.

Est-il vrai, oui ou non, que pour la majorité des lettrés, la littérature est un métier, un moyen de fortune, pour ne pas dire un gagne-pain ? Or, il n'y a pas ici de distinction à établir : dès que l'écrivain entre dans la voie du mercantilisme, il la parcourra tout entière. Il se dira que servir la vérité pour elle-même et la publier quand même, c'est se rendre tout le monde hostile ; que son intérêt lui commande de se rattacher à l'une ou à l'autre des puissances du jour, coterie, parti, gouvernement. Qu'avant tout il lui importe de ménager les préjugés, les intérêts, les amours propres.

Il suivra le va-et-vient de l'opinion, les variations de la mode ; il sacrifiera au goût du moment, encensera les idoles en crédit, demandant son salaire à toutes les usurpations, à toutes les hontes.

C'est ainsi que notre littérature s'est engagée dans une dégradation sans fin. Parce qu'elle a méconnu la première loi de l'homme de lettres, qui est le sacrifice, et qu'elle poursuit le profit, elle est devenue, en moins d'un demi-siècle, d'abord une littérature de scandale, enfin une littérature de servilité. Combien sont-ils ceux qui croient que les lettres, en quelque genre que ce soit, ont surtout pour mission de défendre le droit, les mœurs, la liberté ; que le génie même n'existe qu'à la condition de les défendre ? Jamais, en présence d'événements aussi pleins de leçons, la poésie et la prose, d'ailleurs parfaitement travaillées, parurent aussi vides ! Quand la littérature devrait s'élever, suivre la marche ascensionnelle des choses, elle dégringole. A genoux devant le *veau d'or*, l'homme de lettres n'a qu'un souci, c'est de faire valoir au mieux de ses intérêts, son *capital littéraire*, en composant avec les puissances de qui il croit dépendre, et se mutilant ou travestissant volontairement. Il oublie que de telles concessions faussent la conscience, tuent le génie, et que l'homme de lettres est ravalé ainsi à la condition du mercenaire ; peu importe à qui il a vendu sa conscience, s'il s'est livré à un trafiquant de scandale, ou s'il a fait un pacte avec le démon.

Mais, disent-ils, c'est justement afin de relever le caractère de l'homme de lettres, de lui assurer l'honorabilité et l'indépendance, que l'on demande l'institution d'une propriété littéraire... Mensonge ! Il est prouvé que la création d'une semblable propriété, contraire aux principes de l'économie sociale, contraire au droit civil et politique, implique dans ses

termes la confusion des choses vénales par nature avec celles qui ne le sont pas, et conséquemment la corruption de la littérature. Et puis, est-ce pour les auteurs eux-mêmes qu'on la demande, cette propriété, ou pour les héritiers ? Quand l'écrivain se révèle, il ne possède rien ; c'est à lui de faire son nid, sans subvention ni encouragement. Souvent même, c'est contre la pensée de ses contemporains qu'il doit diriger l'effort de son génie, quitte à ne trouver sa récompense que dans le tombeau. Ce sont donc les héritiers des auteurs qu'on a en vue ; ce sont des majorats d'une nouvelle espèce, une aristocratie de l'intelligence qu'on veut établir, tout un système de corruption et de servitude organisé sous le nom de propriété !

On raconte que le consul Mummius, au sac de Corinthe, disait à l'entrepreneur chargé du transport des statues : *Si tu les brises, tu les remplaceras !*

En 145 avant J.-C., les Romains n'en étaient pas encore à distinguer les beaux-arts des métiers : nous, au rebours, nous sommes revenus à les confondre. N'est-ce pas ce que nous faisons, en vérité, quand nous créons des maîtrises ès arts et ès lettres, non plus dans le sens que les artistes donnent au mot de *maîtrise*, mais dans le sens que lui donnait l'ancienne féodalité ? Et que de gens, même parmi les lettrés, se flattent *in petto*, que le génie ne manquerait pas s'il était grassement payé, et qu'un chef-d'œuvre se peut fabriquer sur commande comme une maison ou un carrosse ! C'est la consolation de la médiocrité de penser que les arts déclinent, parce qu'il n'y a pas pour les artistes d'encouragement.

On dit que lord Palmerston, s'entendant reprocher que son gouvernement ne faisait rien pour les artistes, s'écria : *Ne sommes-nous plus Anglais ?* Il voulait dire que ces sortes de choses regardent le public, non le gouvernement. Notre dilettantisme en est là : il n'est ni anglais ni français, et ne connaît plus rien aux lettres et aux arts. Nous croyons qu'une nation produit des chefs-d'œuvre quand elle est assez riche pour les payer, que Paris rebâti au prix de douze milliards, sera le miracle de l'architecture, et que les lettres seront prospères quand les lettrés auront des rentes.

Au reste, il pourrait y avoir dans cette assimilation obstinée des créations de l'idéal avec celles de l'utile, une idée dont les partisans de la propriété ne se doutent pas. La civilisation est entrée dans une éclipse. Peut-être est-il dans la destinée générale que cette dégradation momentanée de la lumière humanitaire arrive. Si l'art se rabaisse au niveau de l'industrie, elle-même devient art ? Regardez aux expositions : au dire des critiques, les œuvres d'art sont de plus en plus déplorables ; en revanche, celles de l'industrie apparaissent de plus en plus brillantes. Est-ce que les produits de la manufacture de Sèvres, de celle des Gobelins, ne sont pas des œuvres d'art ? Est-ce qu'il n'y a pas un art infini dans toutes ces machines, dans ces instruments de précision

dans ces étoffes de luxe; dans cette librairie, dans cette librairie si richement illustrée? Est-ce que ces inventions tout utilitaires, le télégraphe électrique, la photographie, la galvanoplastie, la machine à vapeur, les mécaniques à filer, à tisser, à coudre, à imprimer, à fabriquer le papier, etc..., ne surpassent pas comme corruption, n'égalent pas comme exécution, les œuvres les plus renommées de nos peintres, de nos statuaires et de nos poètes? Est-ce que l'idéal n'éclate pas dans les produits de nos industries de Paris et de Lyon, comme dans les ouvrages de nos romanciers et de nos dramaturges? Est-ce que l'art de la parole, enfin, n'est pas porté à un degré éminent chez nos avocats, nos professeurs, nos journalistes, chez une foule de personnes qui ne font aucune profession de littérature et d'éloquence? Eh! plutôt à Dieu que l'art de penser fût aussi vulgaire! Nous cherchons l'idéal, le bien parler et le bien écrire, signes d'une intelligence lucide et d'une conscience saine; et nous sommes, sans nous en apercevoir, tout idéal. Nous parlons comme Pindare et Phébus: grâce à cette énorme consommation de romans, de compte rendus, de publications quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses, les élégances du discours français, la substance littéraire de l'antiquité et de l'âge moderne sont devenues le patrimoine de toutes les classes et ne distinguent aujourd'hui personne. Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, que la littérature et l'art soient assimilés à l'industrie, quand tout industriel peut se dire artiste, quand les travailleurs ont leur poésie et les gens d'affaires leur éloquence?

Soit donc: nous sommes en pleine transformation. Pendant un temps, pendant longtemps peut-être, nous n'aurons ni vraie littérature, ni véritable art, pas plus que dans une ère de constitution et de rationalisme, nous ne pouvons avoir de vraie royauté et de vrai sacerdoce, pas plus que sous une démocratie d'unité, de nationalité, de gouvernement fort et de frontières naturelles, il n'y a de république. Il y aura des fonctionnaires du temporel et du spirituel, très honorables du reste, depuis 1,200 jusqu'à 100,000 francs de traitement; des scribes à appointements fixes ou à leurs pièces, ayant appris à écrire correctement le français et à décalquer sur toutes sortes de sujets le style des originaux; des dessinateurs coloristes, des praticiens du marbre et du granit, habiles à s'emparer des idées des maîtres et à débiter les chefs-d'œuvre. Ce sera bien triste, bien monotone, bien ennuyeux; quelquefois bien infâme. Consolons-nous cependant: peu à peu le public apprendra à estimer à sa juste valeur cette littérature de contre-facteurs, cet art de filibustiers; la falsification sera vaincue, exterminée, et, après un ou deux siècles de décrépitude, nous aurons une renaissance.

Soit, je le veux, j'y applaudis. Moi aussi, j'ai assez du partage, de l'écrivainerie, du pianisme et de l'enluminure. Mais alors, suivons la loi de l'industrie telle que l'a faite la Révolution. Des garanties de rémunération aux auteurs, aux inventeurs, aux perfectionneurs, tant qu'on voudra; mais point de privilège, point de maîtrise, point de perpétuité. Partout, toujours, libre concurrence.

(Les Majorats littéraires<sup>1</sup>) P.-J. PROUDHON.

## PORTRAIT

Ce brave E...! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par dessus le marché! Quelle balle de bourgeois et de monsieur! Comme il va bien plus que jamais défendre l'ordre, la famille et la propriété! Il a du reste suivi la marche normale. Lui aussi, il a été

artiste, il portait un couteau-poignard et révoltait des plans de drames, puis c'a été un étudiant folâtre du Quartier Latin; il appelait « sa maîtresse », une grisette du lieu que je scandalisais par mes discours quand j'allais le voir dans son fétide ménage. Il pinçait le cancan à la Chaumière et buvait des bischops de vin blanc à l'estaminet Voltaire. Puis il a été reçu docteur. Là le comique du sérieux a commencé pour faire suite au sérieux du comique qui avait précédé. Il est devenu grave, s'est caché pour faire des minces fredaines, s'est acheté définitivement une montre et a renoncé à l'imagination (textuel); comme la séparation a dû être pénible! C'est atroce quand j'y pense! Maintenant je suis sûr qu'il tonne là-bas contre les doctrines socialistes; il parle de l'édifice, de la base, du timon, de l'hydre de l'anarchie. Magistrat, il est réactionnaire; marié, il sera cocu, et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l'humanité.

(Correspondance 1850-1851) GUSTAVE FLAUBERT.

## LA FORCE

### I

Lorsque les théoriciens politiques appartenant aux opinions les plus avancées examinent les actes de la Révolution, ils ne manquent pas de lui reprocher tout d'abord le choix de ses moyens. Troublés dans la nuée de leur philosophie par le tonnerre des insurrections, ils font un crime au peuple, qui ne peut signifier autrement sa volonté à ses maîtres, de faire usage de la force. Dans l'impossibilité de nier la légitimité de ses revendications, ils le chicanent sur la façon dont il les présente. Ils voudraient, en un mot, que tout se passât en discussions sereines; et après chacune de ses révoltes, tout en n'osant contester la justice de sa cause, ils condamnent les armes dont il s'est servi pour la défendre.

De leur côté, les tribuns du peuple, ayant à caractériser les agissements des factions monarchiques et conservatrices qui l'ont vaincu, se répandent en injures contre ce qu'ils appellent les abus de la force; et, montrant les monceaux de cadavres qui jonchent le champ de bataille après chacune de ses défaites, ils essaient de faire jurer par la génération nouvelle, en invoquant toutes les frénésies de la vengeance, une haine éternelle aux triomphateurs.

Il y a là un malentendu évident, et une sentimentalité à laquelle il faut couper court: car les deux camps se déterminent et agissent sous l'influence des circonstances, et c'est toujours l'occasion qui a présidé à leur tactique. Il n'y a eu jusqu'ici ni chez l'un, ni chez l'autre des combattants, de raison morale qui dictât leur volonté, et, dans la suite de nos guerres civiles, il ne faut voir qu'une série de faits instinctifs: toute logique en est absente. En vertu de quel principe ont eu lieu ces longs massacres de peuplades qui s'égorgeaient entre elles? Ces tueries qui sont toute la Bible? Ces mutuels assassinats de provinces et de nations, qui pendant mille ans ont été l'histoire de la France et de l'Europe? Les guillotines de 93? Les noyades de Nantes? La Terreur Blanche? Les fusillades de Juin 1848? Les mitraillades de Mai 71? Consultez tous les écrivains qui ont trempé leur plume dans ce fleuve de sang qui déploie sa pourpre insolente au grand soleil de l'histoire, vous n'y trouverez pas un mot qui exprime en vertu de quel droit, à une heure donnée, un peuple, une classe, une caste se croient sincèrement autorisés, non seulement à recourir à la guerre, mais encore à exterminer leur ennemi après l'avoir vaincu. C'est que la conception des vérités premières est lente et embarrassée de difficultés

moyens nécessaires pour se conserver sont ceux que chacun estime tels en ce qui le touche. — Ce qui, en somme, signifie qu'à l'origine régnait seule, absolue, incontestée, illimitée, gardienne, sauvegarde et garantie de tous les droits: LA FORCE.

Oui, la force, qu'historiquement et logiquement tous les auteurs, qui ont traité de la philosophie du droit sont forcés de prendre pour point de départ de leurs déductions! Quoi de plus naturel, d'ailleurs, et n'est-il pas indiqué qu'antérieurement à la loi écrite la force devait être la loi, et qu'elle avait sa justification en elle-même, parce qu'elle était la récompense de la sobriété, de la chasteté, du travail, de la vertu, en un mot, unie à l'intelligence? Cette adéquation rigoureuse de la force au droit n'a pas échappé à Joseph de Maistre qui dit, dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg*: « Ce fut sans doute, avec une profonde sagesse que les Romains appelèrent du même nom la force et la vertu ». Les religions sont unanimes à faire de la force le premier des attributs de leurs dieux, et comment Dante conçoit-il son Paradis? Comme le lieu où l'on peut ce que l'on veut! c'est-à-dire où la personne humaine serait la plénitude idéale de sa force.

Il est certain, cependant, que l'empire de cette force, mise au service de tous les besoins individuels de conservation, ne devait point s'exercer sans s'accompagner de luttes, de défaites, de représailles, et que la nécessité de faire cesser « l'Etat de guerre », autrement dit « l'Etat de nature » ne dut pas tarder à se faire sentir. D'où les premiers essais des sociétés, qui ne furent d'abord, le bon sens le dit, que des contrats synallagmatiques par lesquels les hommes se promettaient réciproquement de mettre certaines limites à l'usage de leur force, et s'engageaient à se reconnaître mutuellement des droits. Ce fut ainsi que commencèrent certainement les sociétés, dont le premier idéal fut: la paix. Elles se constituèrent d'après le régime contractuel, car les classes n'existent pas dans l'état de nature; et comme le dit très bien Hobbes: « Tous les hommes sont naturellement égaux, et l'inégalité qui règne maintenant a été introduite par la loi civile ».

Les premiers pactes sociaux furent donc formés, alors que le mot force était synonyme de droit, non point de manière à pouvoir servir

(1) J'ai suivi la traduction de Sorbière, l'ami de Hobbes (Neuchâtel, 1787, 3 vol. in-8°).